



Thomas Sandoz, livreur d'enfance

Portrait. Le Neuchâtelois publie «Malenfance», court roman initiatique qui célèbre la dernière nuit de l'enfance. Son esprit rigoureux s'y glisse à merveille dans les libertés de la fiction.

THIERRY RABOUD

O

On le repère de loin. Tignasse impétueuse, crinière fauve arrêtée à la lisière du regard. Attablé au centre d'une place Suisse qui embaume le fromage fondu, Thomas Sandoz appose sa signature sur des exemplaires de son dernier roman. Venu au Salon du livre de Genève présenter le très réussi *Malenfance*, il se réjouit de partager une pause. «Les signatures, ce n'est pas ce que je préfère», avoue-t-il. Il devra bien pourtant s'y résoudre, car depuis le Prix Schiller obtenu en 2011 avec *Même en terre* et l'entrée de l'auteur chaud-fonnier dans la prestigieuse maison Grasset, sa plume produit des univers de plus en plus denses, marquants aussi bien que remarquables.

Ainsi de *Malenfance* - troublant hymne aux vérités de l'enfance, lorsqu'elle se déplie puis s'étirole. Pouce est un jeune garçon qui rate son train. Un peu ébranlé, il saute dans un autre convoi, celui du hasard qui le conduira vers un étrange ailleurs. Le chemin du retour de se transformer alors en parcours initiatique, jalonné d'épreuves à travers la nuit fantaisiste, apeurée, mystérieuse de l'enfance. Le récit se passe en avril 1978, Pouce a 11 ans. Thomas Sandoz aussi.

«Les lecteurs se demandent souvent quelle est la part personnelle, vécue, d'un texte. Pour rendre d'emblée cette question caduque, j'ai imaginé dans *Malenfance* un narrateur ayant le même âge que l'auteur à l'époque. Les ficelles sont ainsi tellement grosses qu'on ne peut pas croire que c'est de l'autofiction», note-t-il devant un café, le visage traversé de sourires en éclairs.

Transmettre, partager

L'homme est paradoxal, il le sait. Car tout de même, comme son créateur, Pouce est un garçon venu de la campagne. Son émergence au monde s'accompagne des héros dont il dévore les aventures. A chaque passage du Bibliobus, de nouveaux bréviaires. Récits de Peaux-Rouges, de chevaliers, d'agents secrets qui creusent l'imaginaire et accompagnent le réel. «Oui, je fus moi aussi un enfant qui lisait beaucoup, car nous n'avions pas la télévision à la maison.»

Thomas Sandoz se remémore avec plaisir son enfance dans le Haut-Jura neuchâtelois, où il vit toujours. «Mon univers a très vite été celui des livres, que j'emprun-



Chez Thomas Sandoz, l'écriture semble se nourrir à la longue exploration du soi sans jamais pourtant en devenir l'ultime expression.

GUILLAUME PERRET

tais à la bibliothèque des jeunes. J'étais un fanatique! Lorsque j'en parle me revient l'odeur du linoléum de l'escalier qui y menait...» De Pouce au petit Thomas, en passant par *Tom Pouce*, n'y a-t-il donc pas qu'une courte enjambée? «Bien sûr qu'il y a du Sandoz dans ce Pouce. Mais il n'y a pas que ça. Enfant, je n'ai jamais raté mon train. Je n'ai jamais traversé une forêt de nuit. J'ai fait plein de choses qui ressemblent, mais c'est ici de la pure fiction!»

Admettons. Car l'on sent poindre chez Thomas Sandoz la crainte d'être taxé d'égotisme, celle de s'épancher inutilement alors qu'il ne s'agit par l'écriture que de transmettre, de partager une émotion. «Mon histoire personnelle n'intéresse personne!»

Méticuleux, l'écrivain tente alors d'explicit sa démarche au plus juste, commence par la fin, rembobine, s'engonce dans une métaphore vaseuse, tic d'écrivain, s'en excuse, «non oubliez, n'écrivez pas ça», s'en tire acrobatiquement puis trouve l'image, gastronomique en l'occur-

rence. «Je crois que lorsqu'on écrit de la fiction, on est comme un cuisinier qui associe des saveurs, des textures, des qualités propres aux ingrédients utilisés. De la même manière, je prends un peu de mon vécu, un peu de ce que j'ai appris de mes proches, un peu également de ce que j'ai lu ou entendu de manière plus distante. Et je veille à ce qu'aucun des ingrédients ne domine les autres.»

De Derrick à Le prest

On croyait deviner l'homme un brin nerveux, ce n'est que vivacité d'un esprit aussi imaginaire que rigoureux. Car Thomas Sandoz est docteur en psychologie et épistémologue, intéressé par «l'histoire des vérités que se donnent des hommes». Des études universitaires qui ont poussé sa plume vers le journalisme de vulgarisation scientifique, avant que le hasard des rencontres ne le conduise vers l'essai et la biographie.

De ses discussions avec Herbert Reinecker, prolifique scénariste des 281 épi-

sodes d'un fameux inspecteur en cravate, naîtra ainsi l'ouvrage *Derrick*. Mais c'est surtout le regretté chanteur Allain Leprest qui marquera durablement Thomas Sandoz - *Malenfance* lui emprunte son titre. «Il m'a été donné de rencontrer cet homme fabuleux, le plus grand de la chanson française, reconnu par ses pairs mais trop méconnu du public. J'ai écrit sa biographie pour dire à quel point il est urgent de le redécouvrir.»

Depuis, le Neuchâtelois s'adonne au roman sous les couvertures flavescentes de Grasset. S'il se dit aujourd'hui écrivain, Thomas Sandoz n'en vit pourtant qu'en partie, car un autre métier l'accapare tout autant, celui de «père au foyer à temps partiel». D'ailleurs, l'un de ses garçons le croit «livreur», confie-t-il en riant. Oui, pour ce que Thomas Sandoz livre et transmet par son travail de fiction, l'enfance a bel et bien ses vérités. I

> **Thomas Sandoz**, *Malenfance*, Ed. Grasset, 159 pp.

PATRICK GRAINVILLE

Rencontrer les Indiens

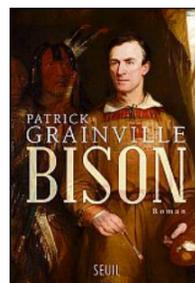
LISE-MARIE PILLER

En Amérique vivait un peuple fier et farouche, à la peau cuivrée et aux mœurs étranges. Ses membres chassaient le bison, vénéraient le monde des esprits et s'organisaient selon une hiérarchie patriarcale. Puis vint la maladie, la famine, le déplacement dans des réserves. Le déclin, la chute. Tout cela, le peintre Georges Catlin l'avait déjà senti au début du XIX^e siècle. En 1828, cet Américain abandonna sa carrière d'avocat et de peintre mondain pour galoper dans les grandes plaines de l'Ouest. Il voulait rencontrer les tribus indiennes, peindre des portraits et des paysages sur le vif et rassembler le plus grand nombre possible d'objets artisanaux afin de sauver la mémoire d'un peuple qu'il savait condamné. Plus tard, il organisa une collection qui circula à travers toute l'Europe.

Cette quête, c'est Patrick Grainville qui la relate. Titulaire du Prix Goncourt en 1976 pour *Les Flamboyants*, l'écrivain originaire de Normandie présente là son vingt-quatrième roman. Sa plume décrit à merveille l'Amérique du XIX^e siècle et soulève des pans de culture souvent peu connus. Ainsi, les Indiens toléraient l'homosexualité et avaient des rites qui frisaient le sadomasochisme. Leur vie entière s'orientait autour du bison, qui leur procurait vêtements chauds, nourriture et ustensiles.

Traiter d'un thème aussi délicat que celui de l'Ouest américain à cette période nécessitait délicatesse et parcimonie. Coup de chance, Patrick Grainville bénéficie de l'un et l'autre et brosse une grande fresque historique, très bien documentée. Les mots roulent et étincellent, la plume vive et légère fait voltiger les phrases. Le style pare le roman des couleurs de l'arc-en-ciel en un sidérant hommage à une culture aussi flamboyante que tragique... I

> **Patrick Grainville**, *Bison*, Ed. Seuil, 324 pp.



chronique

La Terre, qu'on voit danser...

Apollo. Pas de bile: nous sommes parfaitement capables d'évacuer la Terre dans les plus brefs délais.

JEAN AMMANN

On ne peut pas tout à la fois réfléchir et s'enthousiasmer, voilà pourquoi il faut se méfier des enthousiastes. Mardi matin, dans CQFD, l'émission de science et de santé de La Première, j'entends Lukas Viglietti. Cet homme est président de Swiss Apollo, une association qui vise «à perpétuer le souvenir de l'implication suisse lors du programme lunaire Apollo». Rappelons qu'entre 1969 et 1972, les Etats-Unis ont envoyé 12 hommes sur la lune. Depuis cette période, depuis ce jour où ils ont foulé le paillason du système solaire, les Terriens se considèrent comme les maîtres de l'univers.

Interviewé sur La Première, Lukas Viglietti a raconté ce que fut, selon lui, l'apport des missions Apollo: «La grande leçon d'Apollo, dit-il, ce fut une prise de conscience. Nous sommes tous sur une minuscule planète perdue dans l'océan inter sidéral. Depuis les images de cette petite perle bleue perdue dans l'univers, nous avons changé notre conception du monde.»

J'en bée de stupéfaction. J'en reste coi. Si cette image de la Terre perdue dans l'obscurité était effectivement inédite, elle n'a rien changé à l'humanité. Cette soi-disant prise de conscience, que revendique

M. Viglietti, n'a jamais eu lieu. Oui, nous sommes perdus sur un radeau, quelque part entre le soleil et Proxima Centauri; oui, nous dérivons sur un canot pneumatique, à quatre années-lumière de la plus proche étoile; oui nous sommes prisonniers de cet esquif terrestre, mais le fait de le savoir ne change rien à nos comportements.

Qu'avons-nous changé depuis 1969? En quoi sommes-nous plus respectueux de la Terre? Il faudrait chercher des chiffres et prouver ainsi que nous nous efforçons de saborder le rafiot qui nous supporte. Je pense que depuis 1969, au contraire, tout s'est accéléré: c'est le réveil de la

Chine et des pays émergents, c'est l'exploitation effrénée des énergies fossiles, c'est la déforestation, c'est l'urbanisation, c'est l'explosion démographique, c'est le trou d'ozone agrandi et l'effet de serre accru... Les voilà, les leçons d'une «prise de conscience», les leçons de cette image que nous fûmes les premiers à contempler: une planète bleue dans le noir sans fond du ciel infini...

Mais il ne faut pas s'inquiéter inutilement. Lukas Viglietti nous rassure: le destin de l'homme, c'est l'exploration. Et il poursuit: «Imaginez-vous que notre humanité, notre civilisation est vouée à quitter notre planète, ne serait-ce

que dans quelques millions d'années, quand le soleil aura terminé de donner sa chaleur et sa lumière.» Ben voyons, tous aux vaisseaux spatiaux! En route vers Alpha Centauri B, où il y aurait - semble-t-il - une planète à proxi-

mité. Nous sommes combien? Environ 7 milliards... Douze hommes se sont déjà posés sur la lune, où l'on ne peut pas vivre. Il reste 6 999 999 988 personnes à évacuer vers un endroit où l'on respire. I



«Une petite perle bleue perdue dans l'univers.» DR